



HAL
open science

La toponymie comme traduction ?

Felix de Montety

► **To cite this version:**

Felix de Montety. La toponymie comme traduction ?. Terra Brasiliis : Revista da Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica, 2021, 10.4000/terrabrasiliis.8583 . hal-03403838

HAL Id: hal-03403838

<https://hal.science/hal-03403838>

Submitted on 26 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La toponymie comme traduction ?

Noms de lieux et approches philologiques en géographie au XIX^{ème} siècle

Toponymics as translation? Place-names and philological approaches in geography in the XIXth century

Toponímia como tradução? Nomes de lugares e abordagens filológicas na geografia do século XIX

¿La toponimia como traducción? Topónimos y enfoques filológicos en la geografía del siglo XIX

Felix de Montety



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/terrabrasilis/8583>

DOI : 10.4000/terrabrasilis.8583

ISSN : 2316-7793

Éditeur

Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Référence électronique

Felix de Montety, « La toponymie comme traduction ? », *Terra Brasilis (Nova Série)* [En ligne], 15 | 2021, mis en ligne le 31 juillet 2021, consulté le 15 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/8583> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrabrasilis.8583>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2021.

© Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

La toponymie comme traduction ?

Noms de lieux et approches philologiques en géographie au XIX^{ème} siècle

Toponymics as translation? Place-names and philological approaches in geography in the XIXth century

Toponímia como tradução? Nomes de lugares e abordagens filológicas na geografia do século XIX

¿La toponimia como traducción? Topónimos y enfoques filológicos en la geografía del siglo XIX

Felix de Montety

Introduction : traduire le terrain ?

Chacun sait que les noms naissent, vivent et meurent. (Dyèvre, 1953 : 246)

- 1 C'est un écueil bien connu des cartographes, des navigateurs et des amateurs de romans d'aventure. Dans *Les Enfants du capitaine Grant* de Jules Verne, le personnage de Jacques Paganel, archétype du géographe du XIX^{ème} siècle né de l'imagination du romancier, se trouve trompé par le double nom d'une île.

À ce nom de Tabor, Paganel s'était levé brusquement ; puis, ne se contenant plus, il s'écria :

« Comment, l'île Tabor ! Mais c'est l'île Maria-Thérèse ?

- Sans doute, Monsieur Paganel, répondit Harry Grant, Maria-Thérèse sur les cartes anglaises et allemandes, mais Tabor sur les cartes françaises ! ». (Verne, 1868 : 616-617)

- 2 Il arrive bien souvent en effet que sous un nom propre sur la carte s'en cache un autre dans un autre idiome, ou bien que derrière un toponyme à l'allure unique se glisse un nom commun descriptif et anodin dans la langue locale, que tel nom de lieu consigné un jour sur son croquis par un explorateur ait été mal relevé par négligence ou par stratégie. Voici alors la carte fautive, et brisée peut-être pour les lecteurs qui s'en rendraient compte le « contrat cartographique » qui repose sur la correspondance

fragile entre le territoire et sa représentation schématisée sur le papier. Les cartographes « mentent » (Monmonier, 1991) toujours, ainsi que l'adage italien affirme que les traducteurs trahissent (*traduttore, traditore*), pas forcément à dessein, mais sans que les plus compétents et les mieux intentionnés eux-mêmes ne puissent se soustraire tout à fait à l'inadéquation entre les deux espaces de cette « équivalence sans identité » (Ricœur, 2004 : 40).

- 3 En 1991, le géographe Yi-Fu Tuan notait dans un article pionnier : « la prise en compte du rôle de la parole humaine dans la création des lieux est une curieuse lacune dans la littérature importante et croissante sur les lieux ». Tuan se proposait d'y remédier par une approche « narrative-descriptive » tâchant d'examiner l'interdépendance des notions d'espace et de lieu en partant du langage lui-même (Tuan, 1991 : 688). Soulignant la façon dont nom propre et aspect géographique se mêlent dans la cognition humaine, il développait une typologie d'approches de la « construction linguistique des lieux » (Tuan, 1991 : 687). Parmi celles-ci, il proposait l'esquisse encore embryonnaire d'une approche « narrative-descriptive » mettant l'accent sur l'importance de l'acte de nommer, acte par lequel l'espace devient lieu « quand les humains y investissent du sens », et par lequel les noms eux-mêmes deviennent comme le paysage la « mémoire » d'un territoire (Cresswell, 2004 : 10 ; Carter *et al.*, 1993 : xii). Ce phénomène est particulièrement sensible dans la cartographie qui, comme l'a souligné l'historien Mark Monmonier, « revendique » et « provoque » en co-construisant des régimes discursifs de territorialité potentiellement conflictuels (Monmonier, 2006). La géographie historique et les études toponymiques ont bien montré comment l'exploration, la conquête, l'administration et l'aménagement du territoire bouleversent, en particulier en contexte colonial, les conceptions locales uniques du lien entre lieu, langue et identité que Withers nomme « les mots et mondes des Autres » (Withers, 2017 : 6) et auquel Tuan se réfère également métaphoriquement en évoquant « leur lieu, leur monde, construit en y projetant un filet linguistique » (Tuan, 1991 : 687).
- 4 Les géographes, arpenteurs, anthropologues, administrateurs, marchands et touristes créent des situations de contact, variation et évolution linguistiques entre les voyageurs et les groupes humains qui les rencontrent. Si ces situations ne constituent pas forcément des confrontations violentes, elles contribuent néanmoins à des formes problématiques d'aliénation symbolique, par exemple bien sûr quand est donnée à un relief, cours d'eau ou une ville le nom d'une figure politique ou scientifique issue de l'acteur conquérant. Plus généralement, ce genre de configuration conduit fréquemment à ce que ce soit localement une certaine « ontologie géographique » (dans le sens d'une culture spécifique d'appartenant spatiale, de connexion à certains paysages et certains écosystèmes) qui se trouve forcée de changer, de s'adapter ou de disparaître lorsque les langues des dominés, des sans voix ou sans écriture, sont méprisées ou improprement réappropriées (Olsson, 1991 ; Burenhult, 2008 ; Basso, 1996 ; Alderman, 2008 ; Boillat *et al.*, 2013).
- 5 Que se joue-t-il alors dans les dénominations multiples, les ambiguïtés et les erreurs de nomenclature qui abondent sur nos globes terrestres et nos cartes topographiques ? Quelles formes d'appropriation inachevée, de communication imparfaite, de domination ou d'invisibilisation se donnent-elles jour dans les tensions linguistiques dont témoignent invariablement les cartes ?

Entre géographie et linguistique

- 6 Tout comme la carte précède le territoire, ainsi que l'a fameusement affirmé Jean Baudrillard (Baudrillard, 1981 :10), le fait de nommer un lieu est un processus géographique fondamental soumis à la dynamique palimpsestique singulière par laquelle « le nouveau nom peut faire table rase du passé et faire venir le nouveau », comme le soutient Yi Fu Tuan (Tuan, 1991 : 688). Dans des contextes d'exploration de l'époque moderne, il était par exemple courant que les pratiques cartographiques, toponymiques et narratives précédaient et prolongeaient la conquête et l'implantation : on dit parfois plutôt justement que les voyageurs, pionniers et colons s'approprièrent d'abord le territoire par les mots (Withers, 2000 ; Douglas, 2014). Les approches géographiques du lien entre espace et identité ont révélé plusieurs des façons dont les noms créent le paysage (Seddon, 1997), affirment l'exercice d'un pouvoir sur le territoire et créent un « attachement toponymique », selon la formule de Laura Kostanski (Kostanski, 2009). De façon plus générale, et jusque face aux hégémonies, conflits et tensions territoriales contemporaines, la dimension politique et éventuellement la violence de ces processus ont bien été identifiées et expliquées (Horsman, 2006 ; Radding et Western, 2010 ; Giraut *et al.*, 2008, 2012), mais plusieurs aspects importants restent à explorer, en particulier l'analyse du fonctionnement des phénomènes linguistiques à l'œuvre.
- 7 Le cas de la toponymie est révélateur des spatialités contrariées des langues au sein des études géographiques : ces noms sont un enjeu extrêmement familier des géographes, tout comme du grand public, incarnant l'attachement aux lieux, la profondeur historique et parfois les conflictualités locales, mais ne font l'objet d'études systématiques au sein de notre discipline que de façon ponctuelle et, souvent, marginale, tout en étant plus profondément traités mais sous d'autres angles par d'autres disciplines, en particulier l'onomastique, en se rattachant à la linguistique, l'histoire et l'archéologie (Golaski, 1963, 1967). Il n'existe pas à ce jour d'étude géographique des processus de construction toponymique fondée sur une prise en compte fine de ce qui se joue dans le langage-même. Cette lacune en marge du champ pourtant ancien et toujours dynamique des études toponymiques en géographie, notamment en France (Dauzat, 1960 ; Giraut, Guyot et Houssay-Holzschuch, 2008, 2012), est peut-être révélatrice de la part extrêmement ténue des raisonnements et méthodes linguistiques en géographie. Elle pourrait appeler non un nouveau « linguistic turn » mais une attention plus solidement ancrée dans les pratiques de recherche aux faits linguistiques en géographie : une telle approche, nourrie notamment par une plus grande complémentarité avec les travaux de « géographie linguistique » développés dans le champ disciplinaire de la linguistique contribuerait à remédier à la rareté des travaux sur la spatialité des langues chez les géographes (Withers, 1984, 2017). Le travail de la linguiste Samia Ounoughi donne ainsi quelques clefs particulièrement stimulantes de lecture linguistique de productions toponymiques nées de l'exploration géographique au XIX^{ème} siècle (Ounoughi, 2018). Se penchant sur des noms de lieux des Alpes dans le contexte des voyages d'alpinistes britanniques effectuant alors des courses en haute montagne, elle définit les modalités de la phase de « toponymation », c'est-à-dire « le processus performatif de nomination d'un lieu », s'inscrivant parfois dans une concurrence entre acteurs, et plus généralement la « topogenèse », incluant également la progressive définition d'un consensus toponymique (Ounoughi, 2018 : 9).

Au cœur de ces récits, on perçoit dans la complexité de la toponymation l'attention particulière accordée à la dimension collective et négociée de l'écriture géographique : les voyageurs britanniques sont conscients de n'être pas dans une *terra incognita*, et ne revendiquent pas d'autorité à nommer, tout au plus une légitimité provisoire à proposer un nom issu de leur expérience sur place, qui sera ensuite peu à peu adopté ou oublié. Samia Ounoughi note en particulier l'attention récurrente consistant à donner des noms non en anglais mais dans les langues des pays alpins visités, à savoir l'Allemand, l'Italien et le Français. En serait-il autrement hors d'Europe, dans des espaces correspondant à l'imaginaire exotique de l'exploration et qu'ils pourraient avoir moins de scrupules à investir de termes en anglais, voire de noms propres de personnes ? On peut néanmoins remarquer qu'au XIX^{ème} siècle, l'usage privilégié de noms locaux plutôt que des noms européens comme lors des siècles précédents est croissant par exemple, comme le note Hélène Blais, chez les navigateurs français dans l'Océan pacifique, et ce non pas pour répondre à un impératif moral de justice mais à un objectif scientifique de justesse de la nomenclature (Blais, 2001 : 356).

- 8 Une approche généalogique de textes et cartes publiés par des savants européens aide à mieux comprendre l'ethos de l'exploration extrêmement hétérogène dont on trouve des traces dans la cartographie, les récits de voyage et archives des voyageurs du XIX^{ème} siècle : les pratiques de toponymation reflètent cette diversité de rapports aux savoirs locaux, aux cartes établissant de l'autorité sur les noms, et aux pratiques de terrain. Le cas où un processus de toponymation s'inscrit dans un vide humain est en effet bien rare, et à part à grande échelle ou dans des lieux très inaccessibles, le plus souvent un nom propre existe déjà. On le trouvera sûr une carte, ou l'entendra des habitants de la région, ou de groupes humains voisins. Des processus de déplacement ne manquent pas d'intervenir face aux choix de conservation et de transcription, ou de modification du nom : les toponymes, plutôt que comme des formes d'invention, apparaissent alors d'abord comme des espaces de traduction.

Perevoz : la toponymie comme traversée des langues

- 9 En 1843, le savant prussien Alexander von Humboldt notait dans *Asie centrale* :
- La connaissance des langues n'est pas seulement indispensable pour avoir accès aux sources mêmes et pour recueillir des notions qui resteraient condamnées à l'oubli ; elle l'est encore, et surtout quand on s'occupe de l'Asie centrale où tant de peuples divers ont laissé des traces de leur passage, pour faciliter une espèce d'examen philologique auquel le géographe, s'il n'est pas un simple dessinateur de cartes, doit soumettre les noms des rivières, des lacs et des montagnes. C'est le seul moyen par lequel on puisse découvrir des identités qui restent cachées dans les cartes sous des dénominations entièrement différentes. (Humboldt, 1843 : 50)
- 10 Quelle « espèce d'examen philologique » pourrait être mené par un géographe ? Dans quelle mesure la géographie pourrait-elle être une discipline préoccupée non seulement avec l'utilité mais également avec la distribution spatiale, l'évolution historique, la forme des langues et la nature-même du langage ? Au moment où Alexander von Humboldt affirmait que l'« examen philologique » devait faire partie des compétences des géographes, il était une des figures savantes les plus célèbres et respectées au monde, un géographe certes, mais dont l'influence dépassait largement le cercle des études géographiques dont la pratique scientifique et l'enseignement étaient alors en train de se structurer. Il effectuait des recherches couvrant un vaste champ de

la biologie à l'histoire, était un conseiller de premier plan à la cour de Prusse où son propre frère, lui-même un des linguistes les plus importants de son temps, menait la politique d'enseignement et de recherche de leur pays d'origine. Wilhelm von Humboldt n'était lui ni un aventurier ni un savant universel mais son travail a changé la conception européenne du langage et de son rôle dans la construction des savoirs, des visions du monde et des identités (Trabant, 1990 ; De Mauro et Formigari, 1990 ; Underhill, 2009). Alexander von Humboldt était aussi un polyglotte au fait des travaux des penseurs du langage qui avait lui-même anticipé l'importance de questions linguistiques en géographie. En 1808 il faisait d'ailleurs déjà remarquer dans ses *Ansichten der Natur* :

Le sentiment si diversement manifesté de la nature, et la condition des pays que les peuples habitent actuellement ou qu'ils sont jadis traversés dans leurs migrations, ont enrichi les langues de mots plus ou moins significatifs pour exprimer la configuration des montagnes, l'état de la végétation, l'aspect de l'atmosphère, le contour et le groupement des nuages ; mais beaucoup de ces mots ont été détournés de leur sens primitif par un long usage et par l'arbitraire de la littérature. (Humboldt, 1858 : 187)¹

- 11 En exprimant cette sensibilité aux toponymes et aux géonymes, Alexander von Humboldt faisait écho à la formulation au cours des décennies précédentes d'analyses similaires : en 1770, le juriste et philologue britannique Sir William Jones, le futur fondateur de l'Asiatick Society, souvent présenté aujourd'hui comme le précurseur de la théorie de la parenté des langues indo-européennes, avait émis le diagnostic que la géographie de l'Asie moderne requerrait « un géographe aussi compétent en langues orientales que dans la science qu'il professe », une idée également exprimée en 1800 par son compatriote James Rennell (Rennell, 1800 : x ; Withers, 2013 : 8).
- 12 Si l'idée qu'un géographe ne devait plus être un « simple dessinateur de cartes » était caractéristique de l'école allemande de géographie sous Alexander von Humboldt et Carl Ritter, la nécessité de mener un « examen philologique » ne faisait pas partie des méthodes de la géographie, rendant la spécificité supposée de l'Asie centrale mise en valeur par Humboldt d'autant plus problématique. Comment celle-ci pouvait-elle démontrer la prémonition qu'inclure la géographie humaine dans la description systématique du Kosmos nécessiterait l'usage de l'archive spatialisée de l'humanité que donnait à voir la diversité linguistique ? L'affirmation de Humboldt ne révèle pas seulement sa vision du savant humaniste moderne mais esquisse également une conception de la construction des savoirs qui défie nos définitions des frontières disciplinaires contemporaines entre la géographie, les sciences du langage ou l'anthropologie. Le géographe « philologue » capable de répondre aux exigences de la géographie de l'histoire humaine qu'il avait envisagé n'était pas forcément une chimère : la description de Humboldt semble même avoir été fondée sur le profil du controversé savant Heinrich Julius Klaproth. Peu de figures des études orientales incarnent mieux les violentes disputes scientifiques du XIX^{ème} siècle européen que ce philologue autodidacte, fils du grand chimiste Martin Klaproth (Walravens, 1999, 2006). Il débute sa carrière en Russie puis est actif dans les réseaux savants parisiens de 1815 jusqu'à sa mort prématurée en 1835, avant laquelle il aura eu le temps de publier de nombreuses traductions, des cartes, des dizaines d'articles et des livres dont un ambitieux ouvrage de synthèse sur les langues orientales intitulé *Asia Polyglotta*. Klaproth y étudie les familles des langues de l'Asie, en accordant une attention particulière aux langues indo-européennes, turciques et chinoises, et en formulant

l'hypothèse que le peuple originel (*Urvolk*) était issu d'Asie centrale, et que c'était « dans les déserts de pierre et les montagnes arides et enneigées de l'Asie moyenne que la plus vieille civilisation (*Cultur*) avait été fondée et où l'écriture devait avoir été créée. » (Klaproth, 1831 : 184).² Le travail de Klaproth est particulièrement riche en observations sur des matériaux géographiques et cartographiques, notamment chinois et russes, dont il a produit de nombreuses traductions. Celles-ci ont été la base de plusieurs de ses publications, notamment ses cartes, à l'image de sa carte de l'Asie centrale publiée en 1828. Mais tandis qu'il ne ménageait pas ses efforts pour agir comme médiateur entre les savoirs russes, chinois, japonais, arabes et les revues et sociétés savantes de France, de Prusse, de Russie et de Grande-Bretagne, il était particulièrement critique de ses contemporains européens. On compte notamment parmi ses cibles le cartographe britannique John Arrowsmith, dont Klaproth critiqua violemment la carte de l'Asie publiée en 1822 pour les erreurs manifestes qui y étaient causées par l'incompétence linguistique de son auteur. Ne connaissant pas le russe ou les langues d'Asie centrale, Arrowsmith s'était inspiré d'une carte russe publiée à Saint-Pétersbourg en 1816 par le cartographe Johann Heinrich Lorenz Pansner, mais n'avait pu en prendre connaissance qu'indirectement. Klaproth note ainsi perfidement à propos des toponymes relevés par Arrowsmith : « Il paraît aussi que l'interprète dont il se servait pour traduire les cartes russes, était quelque Allemand vagabond ; car toutes les transcriptions sont à l'allemande » (Klaproth, 1825 : 14). Dans un même élan, le philologue prussien relève : « On rencontre souvent, dans la steppe des Kirghiz, les décombres d'anciens édifices, de villes et de mosquées. Les cartes russes les indiquent par le mot РАЗВАЛИНЫ (*ruines*). M.A. ne manque jamais d'en faire des bourgs appelés *Razvalini* » (Klaproth, 1825 : 14).

- 13 Plus loin, Klaproth trouve Arrowsmith à nouveau fautif pour la même raison :
- A peu près à douze lieues au nord de Khiva, on passe l'Amou daria en bateau. La carte russe marque le lieu du trajet par le mot ПЕРЕВОЗЪ qui désigne un *bac*. Le géographe anglais en fait le village de *Perevoz*. (Klaproth, 1825 : 15)
- 14 Connaissant bien une dizaine de langues d'Europe et d'Asie mais avant tout spécialiste de la langue et de la géographie de la Chine, Klaproth a mené de longues recherches sur les atlas chinois qu'il a abondamment commentés, traduits, et repris à son compte. Des documents d'archive conservés à Londres à la British Library témoignent de sa façon de procéder. Ils montrent que Klaproth utilisait les noms de lieux comme points de référence sur la carte et comparait plusieurs cartes, notamment en les décalquant. Les cartes de l'Asie de Klaproth sont ainsi largement fondées sur des cartes chinoises, dont elle reprennent certains éléments graphiques (Klaproth, 1828, 1836). Ayant identifié dans chaque document les données selon lui les plus fiables, il produisait sa propre carte en reportant les noms de lieux en les transcrivant en alphabet latin, s'aidant notamment de dictionnaires, comme Si Yu Thoung Wen Tchi, un dictionnaire géographique de l'Asie centrale publiée à Pékin en 1772.³ Véhémence à part, la méthode de Klaproth tient à quelques éléments clef : la mise en contexte historique et spatiale, l'identification de sources locales en langue asiatique, la comparaison avec les auteurs européens anciens et modernes. Les noms de lieux y sont fondamentaux pour poser le contexte et définir qui parle, quand et où. De là, la toponymie est la base d'une traversée des langues et des espaces, qui s'appuie toujours sur le recours à la traduction. Les erreurs d'Arrowsmith semblent anodines, mais on comprend en lisant Klaproth qu'elle est grave à ses yeux parce qu'elle indique que le cartographe n'a pas

fait l'effort « philologique » auquel fait référence Humboldt, il ne serait alors qu'un simple dessinateur, qui renonce à traduire et se borne à copier.

- 15 Les critiques acerbes formulées par Klaproth ne lui ont pas fait perdre le respect que ses compétences inspiraient mais au moins la sympathie de ses pairs, dont même les plus amicaux étaient excédés par la violence de son attitude. Les publications de Klaproth n'étaient d'ailleurs pas exemptes d'erreurs, comme l'ont noté quelques-uns de ses contemporains et de ses lecteurs ultérieurs, comme les frères von Humboldt et le géographe russe Nikolaï Prjevalski (B., 1826 ; Prjevalski, 1879 : 174).

Bilmem : la toponymie comme stratigraphie

- 16 Près d'un siècle plus tard, les mots de Klaproth et ceux d'Humboldt trouvèrent un écho lors d'un discours prononcé face à l'auditoire de la Central Asian Society par son président, le diplomate Henry Trotter, vétéran du *Survey of India*, explorateur de l'Asie centrale. Se remémorant la période la plus excitante de sa carrière, les années 1870, durant lesquelles il avait formé les arpenteurs indiens chargés de cartographier le Ladakh, le Tibet et la Kachgarie (le Turkestan oriental) (Thorne, 2016). En 1876, il avait été « le premier à confronter la cartographie anglaise à celle de la Russie en orient ; la route de Kashgar jusqu'au Tian Shan étant un maillot de la chaîne à travers l'Asie qui leur est maintenant commune » (Gordon, 1876 : 66 ; Yate, 1920 : 32). Trotter était alors correspondant de la *Royal Geographical Society* et publia plusieurs articles et monographies sur ses activités de relevé cartographique, avant de quitter l'Inde et assumer plusieurs missions diplomatiques, notamment dans l'Empire ottoman. En se souvenant de son séjour en Asie centrale en 1917, Trotter se souvenait avec la fausse-modestie et l'esprit d'à propos de l'aventurier détaché :

Il faisait naturellement partie de mes missions que de relever les noms et la position des villages sur ou adjacents à l'itinéraire sur lequel nous progressions, et bien que je ne sorte pas grand de cette histoire, je dois vous la raconter comme rappel qu'« un savoir partiel est une chose dangereuse ». J'ai un jour trouvé assez curieux que le même nom de « Bilmem » ait été donné à pas moins de trois villages. Après investigation, j'ai appris que bien que mes quelques mots de turc m'aient permis de demander quel était le nom d'un village, ma connaissance de cette langue n'était pas suffisante pour savoir que « Bilmem » est l'équivalent turc de « je ne sais pas ». (Trotter, 1917 : 102)⁴

- 17 En affirmant que ses connaissances n'étaient pas suffisantes pour savoir que le toponyme « Bilmem » se traduisait en turc par « Je ne sais pas », Trotter ignorait sans doute que les populations ouïghoures rencontrées sur le terrain n'auraient certainement pas répondu *bilmem* mais *bilmeymen*: Engesæth et al, 2009) (بيلمه يمهن) 170). En turc ottoman, « je ne sais pas » se disait effectivement *bilmem*: Kissling) (بيلمم) 1960 : 100) mais si cette forme était utilisée dans les langues turciques situées à l'ouest de la mer Caspienne, elle n'était pas utilisée au XIX^{ème} siècle en turc oriental (la langue ouïghoure d'aujourd'hui), a fortiori à l'époque du voyage de Trotter par des habitants de trois villages différents de Kachgarie vivant à des milliers de kilomètres à l'est de l'Anatolie. Si l'anecdote de Trotter est authentique et n'est pas une construction rétrospective, il est possible qu'il ait confondu la réponse qu'il aura reçue en Kachgarie (qu'il n'a, comme il l'explique, pas fait porter dans ses publications de l'époque) avec les notions de turc qu'il a acquises plus tard en vivant dans l'Empire ottoman. Cette erreur aurait pu être évitée si Trotter avait été plus familier avec les travaux linguistiques de

son compatriote Robert Barkley Shaw, en particulier son *Sketch of Turki Language Spoken in Eastern Turkistan* (Barkley Shaw, 1878). Dans ce traité sec et synthétique au ton modeste, Robert Barkley Shaw expliquait la correspondance entre le turc ottoman et les langues turciques d'Asie centrale comme un phénomène géographique (Barkley Shaw, 1878 : 7-9). Shaw n'était pas un linguiste professionnel mais un planteur de thé installé en Inde devenu « agent politique en mission spéciale » et reçut la médaille d'or de la *Royal Geographical Society* (Barkley Shaw, 1878 : i). L'approche de Shaw, qui se veut pragmatique voire « opérationnelle », est singulière par la façon dont il fait de la philologie comparée un objet d'étude géographique, dont la toponymie est un révélateur. En évoquant la correspondance entre les formes des langues turciques, il note :

Ainsi, dans les dialectes variés de cette langue répandue qui est parlée sur plus de 70 degrés de longitude, s'étendant de l'ombre de la Grande Muraille de Chine et les eaux du Fleuve Jaune jusqu'aux rivages de la mer Adriatique, nous voyons un volume entier de l'histoire du langage se dérouler face à nous. (Barkley Shaw, 1878 : 9)⁵

- 18 Influencées par le paradigme construit notamment depuis la *Theory of the Formation of the Earth*, publiée par James Hutton en 1795 (Dean, 1992), les analogies entre langue et stratigraphie sont une image ancienne des études linguistiques européennes, dont on trouve des exemples par exemple chez Max Müller en 1868 (Müller, 1976 : 27-28), Louis Hjelmslev en 1954 (Hjelmslev, 1954), ou David Lockwood et Henning Andersen plus récemment (Lockwood, 1972 ; Andersen, 2003). Au XIX^{ème} siècle, elle forme la base de la notion de substrat linguistique, qui n'est pas fallacieuse en elle-même mais qui a souvent été utilisée comme base de théories de linguistique historiques non-scientifiques, fondées souvent sur des étymologies de noms de lieux (Mees, 2003). Les nombreux liens entre la philologie et la géologie, la biologie ou la géographie des plantes des Lumières jusqu'au XX^{ème} siècle sont la trace d'un passé commun entre ces disciplines avant la rapide croissance de leur spécialisation et leur séparation de leurs chemins respectifs (Turner, 2014 : x ; Hoenigswald et Wiener, 1987 ; Naumann et al., 1992 ; Picardi, 1977 ; Joseph, 2007). L'idée de stratigraphie linguistique sur laquelle Shaw fondait son raisonnement a été définie par Henning Andersen comme « l'investigation systématique de la superposition d'éléments grammaticaux et lexicaux dans une langue ou un dialecte qui reflète son développement historique et les contacts anciens entre ses locuteurs et les porteurs d'autres traditions linguistiques et culturelles » (Andersen, 2003 : 1).⁶ Sans doute avec pour horizon la géologie, alors en pleine expansion en Grande-Bretagne notamment à l'image de la « Geological Map of England and Wales » (1815), l'historien George Chalmers commentait quelques décennies avant Shaw une carte topographique de l'Écosse publiée dans son *Caledonia* : « Il est démontrable avec certitude que la première strate de noms sur la carte du nord de la Grande-Bretagne est cambro-britannique ; que la seconde qui [...] a été superposée à la seconde était gaélique » (Chalmers, 1807 : 219).⁷ Les toponymes redondants sont notamment dans le domaine anglophone un exemple privilégié de cette géologie linguistique si parlante et si idéalement mise en couches en recourant aux héritages celtiques, nordiques, germaniques et latins du Royaume-Uni, à l'image du célèbre et souvent exagéré *Torpenhow Hill*, issu du vieil anglais et supposément celtique *Tor*, du proto-brittonique *Penn* et du moyen anglais *Howe* (qui serait issu du vieux norrois), qui signifient tous « colline », « sommet » ou « mont » (Comber, 1904 : 616 ; Matasović, 2009 ; Stockwell, 1996).

- 19 Robert Barkley Shaw fait usage d'une analogie particulièrement frappante dans sa monographie sur la langue turque orientale, tout comme il l'a fait dans ses travaux sur les langues iraniennes du Pamir (Barkley Shaw, 1876 : 8). Selon lui, « les langues turques sont d'un intérêt particulier pour qui étudie le langage. Elles sont pour lui ce que les montagnes de la région où elles sont nées sont pour le géologue » (Barkley Shaw, 1878 : 9).⁸ La façon dont Shaw relie le langage et les formes du sol résonne avec les grands débats du XIX^{ème} siècle sur les liens entre sciences naturelles, géographie et identité. La vision de Shaw fait singulièrement écho aux théories comme celles de Klaproth et Humboldt, qui faisaient des montagnes et déserts d'Asie centrale des lieux porteurs de symboles forts (Forêt, 2004 ; Debarbieux, 2012), voire le probable « foyer originel » de l'humanité, connu alors sous le nom allemand *Urheimat* (Benes, 2004 ; Montety, 2018). Dans le contexte intellectuel européen d'alors, le paysage portait avec lui les traces des âges anciens que les Hommes avaient oublié : explorer les mots qui désignaient dans les nombreuses langues de la région les crêtes enneigées, les rivières, les prés, les forêts primaires signifiait aussi reconstruire l'« archive des origines » (Rabaut-Feuerhahn, 2008).

Le toponyme comme lieu de mémoire ?

- 20 La mésaventure toponymique rapportée par Henry Trotter n'est pas isolée : on trouve de nombreux cas similaires dans différentes régions du monde, avec quelques variantes. Il en existe une dans le midi de la France, que de nombreux anciens et locuteurs de parlars occitans connaissent bien. Dans cette version qu'aimait raconter mon propre arrière-grand père, elle implique un arpenteur envoyé de la ville (voire même « de Paris ») dans les collines provençales pour mettre à jour une carte topographique. J'ai souvent entendu ou lu par ailleurs cette anecdote avec la précision vraisemblable qu'il s'agissait du cadastre napoléonien, le programme cartographique mis en œuvre au début du XIX^{ème} siècle (Kain et Baigent, 1992). Ce travail s'inscrivait en tout cas dans le cadre des efforts mis en œuvre depuis le XVIII^{ème} siècle par les États européens pour cartographier leurs territoires métropolitains et leurs empires (Heffernan, 2001 ; Konvitz, 1987 ; Godlewska, 1999 ; Culcasi, 2015). Pour collecter des toponymes inconnus des cartographes de la région l'ayant précédé, l'arpenteur se déplaçait dans tous les villages, où il demandait aux habitants comment il se référaient à chaque ruisseau, forêt ou hameau. L'histoire raconte que ne parvenant pas à trouver le nom d'une colline, le fonctionnaire zélé se serait aventuré sur ses pentes où il aurait finalement rencontré et interrogé un vieux berger pour obtenir le précieux oronyme. Quelques années plus tard, lorsque les cartes mises à jour furent publiées et que la mairie du village en obtint un exemplaire, celle-ci déclencha l'hilarité des locaux lorsqu'ils découvrirent sur le papier la colline de « Vasabipas ». Cela avait été la simple réponse en langue d'Oc de l'ancien : « je ne sais pas ». ⁹ Cette anecdote tient-elle de la légende ? Même si elle ne s'avérait tout à fait historiquement correcte, elle n'en porterait pas moins des représentations tout à fait authentiques et significatives. J'ai retrouvé une autre occurrence ancienne du toponyme « Vasabipas », dans le sud des Alpes, qui peut être attribué au cadastre Napoléon. La similarité de telles histoires dans leur objet et leur forme narrative, tout comme d'autres occurrences de par le monde de toponymes traduisibles par « je ne sais pas » pourraient attester d'un imaginaire européen de l'échec d'élites déconnectées de leurs territoires-¹⁰ Cet imaginaire de l'incompétence géographique dont on a également trouvé des témoignages lors de la

première guerre mondiale (Montety, 2018b) aurait nourri une ironie populaire face aux ambitions mal informées des « centres de calcul » impériaux et de leurs agents, qu'ils s'agissent de fonctionnaires arpenteurs ou d'explorateurs « aux marges des Lumières », pour reprendre l'expression de Charles Withers (Withers, 2013). La littérature savante et la presse attestent d'autres exemples de la sorte dans des contextes d'exploration et de cartographie impériales ou coloniales, lorsque des lacunes linguistiques créaient des mauvaises compréhension ou transcription des « savoirs locaux » (Geertz, 1983) et permettait la fixation d'erreurs dans la cartographie officielle.

- 21 Cette anecdote et ses probables voyages en traduction invite les géographes à penser de façon critique les méthodes par lesquelles la géographie se fait, aux erreurs de la geste exploratoire triomphante et aux traces que celle-ci a laissés dans les pratiques et les imaginaires géographiques et cartographiques dont nous avons hérité, et face auxquels la traduction et le multilinguisme sont des ressources essentielles. L'histoire de la cartographie et de la toponymie est celle d'équilibres fragiles entre la simplification qui procède de toute représentation et la profondeur historique et culturelle du réel que l'on tâche de fixer sur le papier, de choix qui parfois procèdent de simples erreurs. Mais les noms erronés ou mal transcrits ne sont pas que des erreurs, des marques d'incompétence ou des signes que le temps et l'oubli sont une partie intégrante de la vie humaine. Elles constituent elles aussi la mémoire palimpseste de la géographie et des identités locales, par laquelle chaque carte et chaque panneau deviennent un « lieu de mémoire ».
- 22 Le nom de lieu est marqué par une double fonction et ne s'accomplit vraiment que dans cette dualité : nom propre, il désigne et établit une identité, mais il a aussi pour particularité courante de définir ou décrire les caractéristiques géographiques (naturelles ou humaines) perçues en ce lieu par ses habitants. Si son signifié n'est pas déterminant dans le premier cas, il l'est dans le second et c'est dans ce sens en particulier qu'il appelle au recours à la traduction, qui aide à mettre un point sur la carte dans le discours, en sens en même temps qu'en son. Elle permet de dépasser l'éventuelle incompréhension occasionnée par la présence de plusieurs langues dans un territoire donné, ou à l'évolution historique de la ou des langues de ce territoire et d'y dévoiler la profondeur historique et linguistique des lieux.

Conclusion : traduction et connaissance géographique

- 23 Une brève exploration narrative de quelques enjeux de traduction dans la cartographie du XIX^{ème} siècle permet d'esquisser des réponses aux questions soulevées en introduction en s'appuyant empiriquement sur un ensemble de matériaux et discours, mais ceux-ci n'ont pas vocation à être conçus comme autre chose que des illustrations : ils n'expliquent pas ce qu'est un toponyme en tant qu'objet linguistique, ce que le travail de linguistes comme Samia Ounoughi permettra en revanche d'appréhender de plus en plus finement. Ces exemples contribuent néanmoins à montrer que dans le cadre de la circulation internationale et transdisciplinaire des savoirs européens au XIX^{ème} siècle, les noms de lieux ont été pensés, investigués, et analysés à l'aune des déplacements sémantiques dont ils pouvaient faire l'objet entre les langues, les territoires et les identités. Tout comme la Nation, le Territoire, la Frontière, le Toponyme n'est pas un invariant humain universel et naturalisable mais un fait géographique construit, s'inscrivant dans une culture scientifique singulière, dont je

suggère qu'elle était fondée sur les valeurs de l'exploration comme mode de connaissance du monde, notamment la classification encyclopédique héritée des Lumières, ainsi que sur la rigueur philologique et sa mise à profit dans le recours aux matériaux linguistiques étrangers ou anciens.

- 24 Comme l'a suggéré le géographe britannique Charles Withers, « produire et consommer quelque forme de savoir que ce soit, et la géographie en est un bon exemple, implique toujours des questions de voyage et de traduction » (Withers, 2007 : 11). La traduction ne peut pas être vue uniquement à travers sa seule dimension utilitaire et pragmatique, mais aussi en considérant les erreurs, les imprécisions et les pièges inhérents à chaque tentative de trouver des équivalences aux mots et aux visions du monde. Ces « équivalences imparfaites » (Clifford, 1997 : 11) révèlent bien souvent les dynamiques intellectuelles partagées par les individus et réseaux impliqués dans ces efforts d'appropriation et de déplacement de soi déterminants dans la façon dont les Européens ont construit leur expérience du monde et de leur propre identité culturelle (Robinson, 2008). S'il n'y a « pas de science sans enjeux de traduction et de déplacement » (Withers, 2007 : 11), et si les théories et les méthodes « voyagent » (Susam-Sarajeva, 2006), évoluant et se trouvant remodelées par la forme des langues qui les portent (Benjamin, 1989 ; Sarukkai, 2002, 2013 ; Venuti, 1998), le pouvoir heuristique de la notion de traduction risque parfois de reléguer au second plan ce qui se joue très concrètement dans les opérations linguistiques par lequel un discours passe d'une langue à l'autre (Fauconnier, 1997 ; Robinson, 1997 ; Stierstorfer, 2008 ; Cronin, 2000). La traduction serait-elle alors d'abord une métaphore de ces déplacements à différentes échelles ? Elle l'est certes bien souvent dans le sens où la représentation du territoire procède d'un mouvement cognitif et discursif singulier de déplacement du terrain vers le papier, fondé pour l'auteur comme le lecteur de la carte sur un ensemble de conventions, de codes, et de techniques de réduction et de simplification, mais elle reste souvent plus littéralement un processus de transformation du discours fondé sur la connaissance de plusieurs langues parce que la constitution de cartes où abondent les noms propres de lieux s'appuie souvent sur le multilinguisme ou la traduction de sources primaires et secondaires, toujours une expérience de médiation dans et par le dédoublement du langage.
- 25 Alors que la traduction apparaît comme une clef de lecture de l'espace, de ses marqueurs territoriaux comme les toponymes et de ses représentations comme les cartes, la place des langues et du langage en géographie humaine semble limitée aujourd'hui. Bien que linguistes, psychologues, philosophes, spécialistes du cerveau et (plus rarement) géographes aient depuis cherché à montrer comment les structures du langage et les constructions mentales qui y sont associées contribuaient à dessiner le monde cognitif de l'expérience de l'espace de chacun (Mathiesse, 1999 ; Mark et Turk, 2003 ; Casey, 2001), les géographies des langues et du langage sont devenues depuis le XX^{ème} siècle un champ d'étude à la marge de notre discipline (Wagner, 1958 : 86 ; Darby, 1962 : 1). En tant que science de terrain, la géographie humaine ne saurait pourtant être tout à fait étrangère aux questions de langue et de traduction, enjeu majeur de la compréhension fine et située des identités, des ressorts anthropologiques des territorialités politiques, mais aussi de la circulation et diffusion des savoirs. Face à ce constat d'un engagement limité des géographes vis-à-vis des enjeux linguistiques dans la géographie humaine contemporaine, suivre quelques traces de leur expression parmi les mondes savants européens depuis l'époque moderne, notamment au XIX^{ème} siècle,

aide à mieux comprendre les origines d'une division des savoirs que la spécialisation disciplinaire explique largement, mais dont on peut déplorer les effets de frontière au sein de nos champs de recherche contemporains (Montety, 2018a ; Jagessar, 2020). Poursuivre un tel travail généalogique entre sciences de l'espace et sciences du langage au prisme de la traduction, entendue ici comme effort translinguistique et comme matrice de la circulation des savoirs, devrait contribuer à mieux comprendre ces riches héritages savants et permettre d'explorer quelques pistes de leur réappropriation critique.

BIBLIOGRAPHIE

- Alderman, Derek. Place, naming, and the interpretation of cultural landscapes. In: Graham, B.; Howard, P. (eds.). *The Ashgate Research Companion to Heritage and Identity*. Aldershot: Ashgate, 2008, p.195-213.
- Andersen, Henning (ed.). *Language Contact in Prehistory. Studies in Stratigraphy*. Amsterdam: John Benjamins, 2003.
- Apter, Emily. *The translation zone. A new comparative literature*. Princeton, NJ: Princeton University Press, 2006.
- Auroux Sylvain. Le sujet de la langue : la conception politique de la langue sous l'Ancien Régime et la Révolution. In: Busse, Winfried; Trabant, Jürgen (eds.). *Les Idéologues. Sémiotique, Théories et Politiques Linguistiques Pendant la Révolution Française, Proceedings of the Conference Held at Berlin, October 1983*. Amsterdam: John Benjamins, 1986, p.259-278.
- B. Arrowsmith's map of Asia. *The Asiatic Journal*, v. 21, 1826, p. 717-719.
- Barkley Shaw, Robert, *On the Ghalchah Languages. (Wakhi and Sarikoli)*. Calcutta: Baptist Mission Press, 1876, p. 8.
- Barkley Shaw, Robert. *A Sketch of the Turki Language Spoken in Eastern Turkistan*. Calcutta: Baptist Mission Press, 1878.
- Basso, Keith. *Wisdom Sits in places: Landscape and language among the Western Apache*, Albuquerque, NM: University of New Mexico Press, 1996.
- Baudrillard, Jean. *Simulacres et simulation*, Paris: Galilée, 1981.
- Benes, Tuska. Comparative Linguistics as Ethnology: In Search of Indo-Germans in Central Asia, 1770-1830. *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, v. 24, n. 2, 2004, p.117-132.
- Benjamin, Andrew. *Translation and the Nature of Philosophy*. Londres: Routledge, 1989.
- Berg, Lawrence; Vuolteenaho, Jani (eds.). *Critical Toponymies - The Contested Politics of Place Naming*, Burlington: Ashgate, 2009.
- Blais, Hélène. Comment trouver le « meilleur nom géographique » ? Les voyageurs français et la question de la dénomination des îles océaniques au XIX^e siècle. *L'Espace géographique*, v. 4, n. 30, 2001.

Boillat, Sébastien; Serrano, Elvira; Rist, Stephan; Berkes, Fikret. The Importance of Place Names in the Search for Ecosystem-Like Concepts in Indigenous Societies: An Example from the Bolivian Andes. *Environmental Management*, v. 51, 2013, p. 663-678.

Britain, David. Conceptualization of Geographic Space in Linguistics. In: Lameli, Alfred; Kehrein, Roland; Robanus, Stefan (eds.). *Language and Space: An International Handbook of Linguistic Variation*, v. 2, *Language Mapping*. Berlin: De Gruyter, 2010, p. 69-97.

Bunzl, Matti. Franz Boas and the Humboldtian tradition. From Volksgeist and Nationalcharakter to an anthropological concept of culture. In: Stocking Jr., George W. (ed.). *Volksgeist as Method and Ethic, Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition. History of anthropology*, v. 8. Madison: The University of Wisconsin Press, 1996, p. 17-78.

Burenhult, Niclas (ed.). Language and Landscape: Geographical Ontology in Cross-linguistic Perspective (special issue). *Language Sciences*, v. 30, n. 2, 2008.

Busse, Winfried. 'La langue française est un besoin pour tous'. À propos du jacobinisme linguistique. In: Busse, Winfried; Trabant, Jürgen (eds.). *Les Idéologues. Sémiotique, Théories et Politiques Linguistiques Pendant la Révolution Française, Proceedings of the Conference Held at Berlin, October 1983*. Amsterdam : John Benjamins, 1986, p. 343-372.

Carter, Erica; Donald, James; Squires, Judith. Introduction. In: Carter, Erica; Donald, James; Squires, Judith (eds.). *Space and Place: Theories of Identity and Location*. London: Lawrence & Wishart, 1993.

Casey, Edward S. Between geography and philosophy: what does it mean to be in the place-world? *Annals of the Association of Geographers*, v. 91, 2001, p. 683-693.

Chalmers, George. *Caledonia: or a Historical and Topographical Account of North Britain, from the Most Ancient to the Present Times with a Dictionary of Places Chorographical & Philological*, vol. 1. Londres: Cadell & Davis/ Edinburgh: Constable and Co, 1807.

Clifford, James, *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 1997.

Collignon, Béatrice. Les toponymes inuit, mémoire du territoire : étude de l'Histoire des Inuinnait. *Anthropologie et Sociétés*, v. 26, 2002, p. 45-69.

Comber, Thomas. The Origin of the English Names of Plants. *Journal of the Bombay Natural History Society*, v. 15, 1904, p. 616.

Cresswell, Tim. *Place: A Short Introduction*. Malden, MA: Blackwell Publishing, 2004.

Cronin, Michael. *Across the lines. Travel, language, translation*. Cork: Cork University Press, 2000.

Cronin, Michael. *Translation and identity*. Londres: Routledge, 2006.

Culcasi, Karen. Nation-State Formation and Cartography. In: Monmonier, Mark (ed.). *Cartography in the Twentieth Century, The History of Cartography*, v. 6. Chicago: University of Chicago Press, 2015, p. 1000-1009.

Darby, Clifford. The Problem of Geographical Description. *Transactions of the Institute of British Geographers*, v. 30, 1962, p. 1.

Dauzat, Albert. *La toponymie française*. Paris : Payot, 1960.

Dean, Dennis. *James Hutton and the History of Geology*. Ithaca & Londres: Cornell University Press, 1992.

- Debarbieux, Bernard. Figures et Unité de l'idée de montagne chez Alexandre von Humboldt. *Cybergeo: European Journal of Geography*, 2012 [en ligne]: <<http://cybergeo.revues.org/25486>>; DOI : 10.4000/cybergeo.25486>.
- De Mauro, Tullio; Formigari, Lia (eds.). *Leibniz, Humboldt, and the Origins of Comparativism*. Amsterdam: John Benjamins, 1990; James W. Underhill, *Humboldt, Worldview and Language*, Edinburgh: Edinburgh University Press, 2009.
- Douglas, Bronwen. Naming places: voyagers, toponyms and local presence in the fifth part of the world, 1500-1700. *Journal of Historical Geography*, v. 45, 2014, p. 12-24.
- Dyèvre, Henri. Problèmes de toponymie cartographique. *Revue Internationale d'Onomastique*, n. 5-4, 1953, p. 241-249.
- Engesæth, Tarjei; Yakup, Mahire; Dwyer, Arianne. *Teklimakandin Salam: Hazirqi Zaman Uyghur Tili Qollanmisi/Greetings from the Teklimakan: a Handbook of Modern Uyghur*. Lawrence: University of Kansas Scholarworks, 2009.
- Farinelli, Franco. *La crisi della ragione cartografica*. Turin: Einaudi, 2009.
- Fauconnier, Gilles. *Mappings in thought and Language*. Cambridge: Cambridge University Press, 1997.
- Forêt, Philippe. *La Véritable Histoire d'une Montagne plus Grande que l'Himalaya*. Paris: Bréal, 2004.
- Fortis, Jean-Michel. L'espace en linguistique cognitive : problèmes en suspens. In : *Langue et Espace : Retours sur l'Approche Cognitive*, Thematic issue of *Histoire Epistémologie Langage*, v. 26, n. 1, 2004, p. 43-88.
- Geertz, Clifford. *Local Knowledge*. New York: Basic Books, 1983.
- Giraut, Frédéric; Houssay-Holzschuch Myriam; Guyot, Sylvain. The production of toponymy in contexts: interpreting the maps of critical toponymies and neotoponymies. In *5th Trends in Toponymy conference*, Bern, 2012.
- Giraut, Frédéric; Houssay-Holzschuch, Myriam; Guyot, Sylvain. Enjeux de mots : les changements toponymiques sud-africains. *L'Espace géographique*, v. 37, 2008, p. 131-150.
- Godlewska, Anne. *Geography Unbound: French Geographic Science from Cassini to Humboldt*. Chicago: University of Chicago Press, 1999.
- Gołaski, Janusz. Problèmes théoriques de toponymie cartographique des cartes à grande échelle (1 :5000-1 :25000). Essai de systematization. In: Blok, D. P. (ed.). *Proceedings of the Eighth International Congress of Onomastic Sciences*. International Congress of Onomastic Sciences. Berlin: De Gruyter Mouton, 1963, p. 196-200.
- Gołaski, Janusz. *Opracowanie nazw na mapach wielkoskalowych: toponomastyka kartograficzna: podstawy teoretyczne, metodyka polowych prac nazewniczych*. Varsovie: Państwowe Przedsiębiorstwo Wydawnictw Kartograficznych, 1967.
- Gordon, Thomas Edward, *The Roof of the World: Being the Narrative of a Journey over the High Plateau of Tibet to the Russian Frontier and the Oxus Sources on Pamir*. Edimbourg: Edmonston and Douglas, 1876.
- Heffernan, Mike. History, geography and the French national space: The question of Alsace-Lorraine, 1914-18. *Space and Polity*, v. 5, 2001, p. 27-48.
- Hjelmslev, Louis. La stratification du langage. *Word*, v. 10, 1954, p. 163-188.

- Hoeningwald, Henry M.; Wiener, Linda F. (eds.). *Biological Metaphor and Cladistic Classification. An Interdisciplinary Perspective*. Philadelphie: University of Pennsylvania Press, 1987.
- Horsman, Stuart. The politics of toponyms in the Pamir mountains. *Area*, v. 38, n. 3, 2006, p. 279-291.
- Humboldt, Alexander von. *Tableaux de la nature*, traduit par Ferdinand Hoefer, Milan : Turati, 1858 [1808].
- Humboldt, Alexander von. *Gesammelte Werke*, vol.6, Stuttgart: Cotta, 1889 [1808].
- Humboldt, Alexander von. *L'Asie Centrale*. Paris: Gide, 1843.
- Italiano, Federico. Translating geographies: The *Navigatio Sancti Brendani* and its Venetian Translation. *Translation Studies*, v. 5, n. 1, 2012, p. 1-16.
- Italiano, Federico. *Translation and Geography*. Londres: Routledge, 2016.
- Jackson, Howard; Stockwell, Peter. *An Introduction to the Nature and Functions of Language*. Cheltenham: Stanley Thornes, 1996.
- Jagessar, Philip. Geography and linguistics: Histories, entanglements and departures », *Geography Compass*, 2020 [en ligne]: <<https://doi.org/10.1111/gec3.12540>>. Consulté le 20/03/2021.
- Joseph, John E. The Natural: Its Meanings and Functions in the History of Linguistic thought. In: Kibbee, Douglas A. (ed.). *History of Linguistics*. Amsterdam: John Benjamins, 2007, p. 1-23.
- Kain, Roger J.P.; Baigent, Elizabeth. *The Cadastral Map in the Service of the State: A History of Property Mapping*. Chicago: University of Chicago Press, 1992.
- Kissling, Hans-Joachim. *Osmanisch Türkische Grammatik*. Wiesbaden: Harrasowitz, 1960.
- Klaproth, Julius. *Asia Polyglotta*. Paris: Schubart, 1831 [1823].
- Klaproth, Julius, *Observations sur la carte de l'Asie, publiée en 1822 par M. Arrowsmith*. Paris: Dondoy-Dupré, 1825.
- Klaproth, Julius. Carte de l'Asie centrale. Bibliothèque nationale de France - Département des cartes et plans, 1828.
- Klaproth, Julius. Carte de l'Asie centrale dressée d'après les cartes levées par ordre de l'Empereur" Kian Loung par les missionnaires de Pé King., Bibliothèque nationale de France - Département des cartes et plans, 1836.
- Klaproth, Julius. *Supplement to the Atlas of China; Ms Add 11704 - Notes concerning the Historical Atlas of China, Ms Add 11703*, British Library.
- Konvitz, Josef. *Cartography in France, 1660-1848: Science, Engineering and Statecraft*. Chicago: University of Chicago Press, 1987.
- Kostanski, Laura. «What's in a Name? »: Place and Toponymic Attachment, Identity and Dependence. A Case Study of the Grampians (Gariwerd) National Park Name Restoration Process, PhD Thesis, University of Ballarat (Australia), 2009.
- Lockwood, David. *Introduction to Stratificational Linguistics*. New York: Harcourt, Brace & Jovanovich, 1972.
- Mark, David M.; Turk, Andrew G. Landscape Categories in Yindjibarndi: Ontology, Environment, and Language. *Spatial Information Theory. Foundations of Geographic Information Science*, v. 2825, 2003, p. 28-45.
- Matasović, Ranko. *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*, Leiden: Brill, 2009.

Matthiessen, Christian M.I.M. *Construing Experience Through Meaning. A Language Based Approach to Cognition*. Londres: Cassel, 1999.

Mees, Bernard. Stratum and Shadow. A genealogy of Stratigraphy Theories in the Indo-European West. In: Andersen, Henning (ed.). *Language Contact in Prehistory. Studies in Stratigraphy*. Amsterdam: John Benjamins, 2003, p. 11-44.

Monmonier, Mark. *How to lie with maps*. Chicago: University of Chicago Press, 1991.

Monmonier, Mark. *From Squaw Tit to Whorehouse Meadow: How Maps Name, Claim, and Inflamm*. Chicago: University of Chicago Press, 2006.

Montety, Felix de. Mapping Other and Self. Language, Space and Identity in the Modern European Geographical Imagination of Central Asia, 1741-1914. Thèse de doctorat, Université de Nottingham, 2018a.

Montety, Felix de. War at a glance: Geopolitics and the Rise of Panoramic Mapping in the British Press (1914-1918). In: Smith, Angela; Barkhof, Sandra (eds.). *War, Experience and Memory since 1914*. Londres: Routledge, 2018b, p. 20-27.

Max Müller, Friedrich. On the stratification of language. *Selected Essays on Language, Mythology and Religion*. Londres: Longman, Green & Co, v. 1, 1976 [1868], p. 27-78.

Naumann, Bernd; Plank, Frans; Hofbauer, Gottfried (eds.). *Language and Earth. Elective Affinities Between the Emerging Sciences of Linguistics and Geology*. Amsterdam: John Benjamins, 1992.

Olsson, Gunnar. *Lines of Power/Limits of Language*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1992.

Ounoughi, Samia. Révolution et écrits d'alpinistes britanniques. *Communication au Congrès SAES*, 2018 [en ligne]: <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01912503>>.

Ounoughi, Samia. Les voyageurs britanniques et la pensée géographique sur les Alpes: analyse linguistique en contexte de la topogénèse à la toponymation. *Revue de Géographie Historique*, 2020, n. 17 [en ligne] : <<http://rgh.univ-lorraine.fr/articles/view/133/>

Les_voyageurs_britanniques_et_la_pensee_geographique_sur_les_Alpes_1858_1899_analyse_linguistique_en_contexte_de_la_topogénèse

Péaud, Laura. *La géographie, émergence d'un champ scientifique. France, Prusse et Grande-Bretagne*. Lyon: Editions de l'Ecole Normale Supérieure, 2016.

Picardi, Eva. Some Problems of Classification in Linguistics and Biology 1800—1830. *Historiographia Linguistica*, v. 4, 1977, p.31-57.

Prjevalski, Nikolai. *From Kulja, Across the Tian Shan to Lob-Nor*, traduit par Delmar Morgan. Londres: S. Low, Marston, Searle, & Rivington, 1879.

Rabault-Feuerhahn, Pascale. *L'Archive des Origines*. Paris: Le Cerf, 2008.

Radding, Lisa; Western, John. What's in a name? Linguistics, geography and toponyms. *Geographical Review*, v. 100, 2010, p.394-412.

Rennell, James. *The Geographical System of Herodotus*. Londres: Bulmer, 1800.

Ricoeur, Paul. *Sur la Traduction*. Paris: Bayard, 2004.

Robinson, Douglas (ed.). *What is Translation? Centrifugal Theories, Critical Interventions*. Kent: Kent State University Press, 1997.

Robinson, Douglas. *Estrangement and the Somatics of Literature: Tolstoy, Shklovsky, Brecht*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2008.

- Sarukkai, Sundar. *Translating the World: Science and Language*. Lanham: University Press of America, 2002.
- Sarukkai, Sundar. Translation as Method: Implications for History of Science. In: Lightman, Bernard; McOuat, Gordon; Stewart, Larry (eds.). in *The Circulation of Knowledge Between Britain, India and China. The Early-Modern World to the Twentieth Century*. Leiden: Brill, 2013, p. 311-330.
- Seddon, George, « “Words and weeds: some notes on language and landscape. In: Seddon, George (ed.). *Landprints: Reflections on Place and Landscape*. Cambridge: Cambridge University Press, 1997, p.15-27.
- Susam-Sarajeva, Şebnem. *Theories on the Move. Translation’s Role in the Travels of Literary Theories*. Amsterdam: Rodopi, 2006.
- Thorne, Anne. *Henry Trotter: The Oxus to the Ottomans*. St Kilda: Grey Thrush, 2016.
- Trabant, Jürgen. *Traditionen Humboldts*, Frankfurt: Suhrkamp, 1990.
- Trotter, Henry. *Account of the Survey Operations in Connection with the Mission to Yarkand and Kashghar in 1873-74*. Calcutta: Foreign Department Press, 1875.
- Trotter, Henry. *Secret and Confidential Report of the Trans-Himalayan Explorations by Employees of the Great Trigonometrical Survey of India, during 1873-74-75*. Calcutta: Foreign Department Press, 1876.
- Trotter, Henry. Account of the Pundit's Journey in Great Tibet from Leh in Ladakh to Lhasa, and of his return to India via Assam. *Journal of the Royal Geographical Society*, v. 47, 1877, p.86-136.
- Trotter, Henry. On the Geographical Results of the Mission to Kashgar under Sir T. Douglas Forsyth in 1873-74. *Journal of the Royal Geographical Society*, v. 48, 1878, p.173-234.
- Trotter, Henry. The Amir Yakoub Khan and Eastern Turkestan in Mid-Nineteenth Century. *Journal of the Central Asian Society*, v. 4, 1917, p. 95-112.
- Tuan, Yi-Fu. Language and the making of place: a narrative-descriptive approach. *Annals of the American Association of Geographers*, v. 81, n. 4, 1991, p.684-696.
- Turner, James. *Philology. The Forgotten Origins of the Modern Humanities*. Princeton: Princeton University Press, 2014.
- Underhill, James W. *Humboldt, Worldview and Language*. Edimbourg: Edinburgh University Press, 2009.
- Venuti, Lawrence. *The Scandals of Translation*. Londres: Routledge, 1998.
- Verne, Jules. *Les Enfants du Capitaine Grant*. Paris : Hetzel, 1868.
- Wagner, Philip L. Remarks on the geography of language. *Geographical Review*, v. 48, 1958, p. 86-97.
- Walravens, Hartmut. *Julius Klaproth (1783-1835). Leben und Werk*. Wiesbaden: Harrassowitz, 1999.
- Walravens, Hartmut. Julius Klaproth. His life and works with special emphasis on Japan. *Japonica Humboldtiana*, n. 10, 2006, p. 178.
- Withers, Charles W.J. *Gaelic in Scotland 1698-1981: The Geographical History of a Language*, Edimbourg: John Donald, 1984.
- Withers, Charles W.J. Authorizing landscape: ‘authority’, naming and the Ordnance Survey's mapping of the Scottish Highlands in the nineteenth century. *Journal of Historical Geography*, v. 26, n. 4, 2000, p. 532-554.
- Withers, Charles W. J. *Placing the Enlightenment. Thinking Geographically about the Age of Reason*. Chicago: University of Chicago Press, 2007.

Withers, Charles W.J. On Enlightenment's margins: geography, imperialism and mapping in Central Asia, c.1798-c.1838. *Journal of Historical Geography*, v. 39, 2013, p. 3-18.

Withers, Charles W.J. Language geographies. In: Richardson, Douglas; Castree, Noel; Goodchild, Michael F.; Kobayashi, Audrey; Liu, Weidong; Marston, Richard (eds.). *The International Encyclopedia of Geography*. Londres: Wiley, 2017, p. 6.

Yate, A. C. Sir Henry Trotter. Obituary. *Journal of The Royal Central Asian Society*, v. 7, n. 1, 1920, p. 32.

Zadeh, Travis. *Translation, Geography, and the Divine Word: Mediating Frontiers in pre-modern Islam*. Thèse de doctorat, Harvard University, 2007.

NOTES

1. « Wenn die stammweise so verschiedene Lebendigkeit des Naturgefühls, wenn die Beschaffenheit der Länder, welche die Völker gegenwärtig bewohnen oder auf früheren Wanderungen durchzogen haben, die Sprachen mehr oder minder mit scharf bezeichnenden Wörtern für Berggestaltung, Zustand der Vegetation, Anblick des Luftkreises, Umriß und Gruppierung der Wolken bereichern. ». Alexander von Humboldt, *Gesammelte Werke*, vol.6, Stuttgart : Cotta, 1889 [1808], p.154 ; Alexander von Humboldt, *Tableaux de la nature*, traduit par Ferdinand Hofer, Milan : Turati, 1858 [1808], p.187
2. “in den steinigten Wüsten Mittelasiens und deren öden Schneebergen gehauset, dort die älteste Cultur begründet, und die Schreibkunst erfunden haben soll.” Julius Klaproth, *Asia Polyglotta*, Paris: Schubart, 1831 (1823), p.184.
3. Klaproth Ms Add 11703 - *Supplement to the Atlas of China*; Ms Add 11704 - *Notes concerning the Historical Atlas of China*.
4. « It was naturally part of my duties to jot down the names and position of villages on or adjacent to our line of march, and, although this story is against myself, I must relate it as a proof that a “little knowledge is a dangerous thing.” I found it very curious one day that the same name “Bilmem” was given to me as that of no less than three villages, and, on investigation, I learned that, although my few words of Turkish enabled me to put the question as to the name of a village, my knowledge of that language was not then sufficient to know that “Bilmem” is the Turkish equivalent for “I don't know”. » Henry Trotter, “The Amir Yakoub Khan and Eastern Turkestan in Mid-Nineteenth Century”, *Journal of the Central Asian Society*, 4, 1917, p.102.
5. « Thus in the varied dialects of that wide-spread tongue which is spoken over 70 Degrees of Longitude, extending from under the shadow of the Great Wall of China and the head waters of the Yellow River almost to the shores of the Adriatic, we see a whole volume in the history of language unrolled before us. » Robert Barkley Shaw, *A Sketch of the Turki Language Spoken in Eastern Turkistan*, Calcutta: Baptist Mission Press, 1878, p. 9.
6. “The systematic investigation of the layering of grammatical and lexical material in a language or dialect which reflects its historical development and past contacts between its speakers and bearers of other linguistic and cultural traditions. » Henning Andersen, *Language Contact in Prehistory. Studies in Stratigraphy*, H. Andersen ed., Amsterdam: John Benjamins, 2003, p. 1.
7. « It is demonstrably certain that the first stratum of names on the map of North-Britain is Cambro-British; that the second stratum which [...] was superinduced on the former was the Gaelic ». George Chalmers, *Caledonia: or a Historical and Topographical Account of North Britain, from the Most Ancient to the Present Times with a Dictionary of Places Chorographical & Philological*, vol.1, London: Cadell & Davis/ Edinburgh: Constable and Co, 1807, p. 219.

8. « the Turkish tongues are of singular interest to the student of language. They are to him, what the mountains which surround their birth-place are to the geologist » Robert Barkley Shaw, *A Sketch of the Turki Language Spoken in Eastern Turkistan*, Calcutta: Baptist Mission Press, 1878, p. 9.
9. Sur la politique et la territorialisation des langues dans la France à l'époque moderne et au XIX^{ème} siècle, voir notamment Busse, 1986 ; Auroux, 1986.
10. Voir la compilation réalisée par l'université de Pennsylvanie : < <http://language.log.ldc.upenn.edu/nll/?p=861>>.

RÉSUMÉS

En s'intéressant à des noms de lieu d'Asie centrale improprement collectés par l'exploration et la cartographie européenne au cours du long XIX^{ème} siècle, alors que la géographie des érudits était remplacée par celle des explorateurs et des « nouveaux géographes », cet article propose d'esquisser une présentation critique de la toponymie et des processus de topogénèse à l'aune de la notion de traduction. Celle-ci permet d'explorer quelques pistes de réflexion sur une approche localiste des noms de lieu à hauteur de terrain, et d'appréhender le déplacement par lequel naissent les compromis toujours imparfaits entre les perceptions locales et le point de vue distant ou surplombant propre aux discours géographique et cartographique. Comme l'ont montré les recherches historiques sur la dimension littéraire de la géographie, celle-ci est largement une science des mots, tandis la cartographie elle-même dispose d'un « langage » visuel singulier qui ne saurait que rarement se passer d'indications écrites : toutes deux constituent des modes d'appréhension du monde fondés sur des formes codifiées de représentation et de dénomination. Parmi les dimensions linguistiques de la géographie, il faut noter en particulier l'importance des constructions onomastiques déterminant le vocabulaire propre à la discipline (la terminologie géographique) et les noms de lieux (les géonymes et toponymes). Pour étudier ces enjeux, je propose de m'appuyer sur des exemples historiques dans des territoires ayant fait l'objet d'explorations linguistiques et de cartographies en Asie centrale au XIX^{ème} siècle. En présentant des phénomènes aussi similaires dans des contextes très éloignés, cet article tente d'apporter des éléments d'éclairage sur les processus à l'œuvre dans les perpétuelles négociations et évolutions dont sont l'objet les toponymes et géonymes, en fonction des usages locaux, de leur prise en compte, leur répression ou leur traduction par ceux produisant la géographie comme science, comme outil de gouvernement et comme imaginaire.

By focusing on Central Asian place-names that were incorrectly collected by European surveyors and cartographers during the 19th century, this article aims at offering a critical overview of place-naming processes via the idea of translation. This notion helps exploring several perspectives towards a field-based approach to place names and conceptualize some of the discursive movements by which the gap between local perception and geographical distance can be bridged. As discursive approaches to the history of geography have demonstrated, geography is in many regards a literary science, while cartography is built upon its own graphical “language”, which is based on written indications. Geography’s many linguistic dimensions call for a renewed attention to translation as representation process, which are highlighted by place-naming practices. To study such practices, I look at historical examples from Central Asian territories apprehended geographically and linguistically by European explorers and cartographers during the 19th century. By analyzing such similar phenomena in very different

contexts, this article aims at shedding light on what happens at various scales when place names are invented, transcribed and translated by those who construct geography as science, as governing tool and as imagination.

Enfatizando topônimos da Ásia Central anotados incorretamente por exploradores e cartógrafos europeus durante o século dezenove, o presente artigo visa a oferecer um panorama crítico da toponímia e dos processos de topogênese à luz da noção de tradução. Tal noção ajuda a explorar algumas pistas de pesquisa a respeito de uma abordagem localista de nomes de lugares, além de conceituar alguns movimentos discursivos pelos quais o *gap* entre percepção local e distância geográfica pode ser superado. Como abordagens discursivas relativas à história da geografia têm demonstrado, em muitos aspectos a geografia é uma ciência literária, enquanto a cartografia tem sido edificada sobre sua própria “linguagem” gráfica — a qual, por sua vez, é baseada em indicações escritas. As muitas dimensões linguísticas da geografia reclamam por uma renovada atenção às traduções enquanto processos de representação, os quais são destacados por práticas toponímicas. A fim de estudar estas práticas, mirei em exemplos históricos retirados de territórios centro-asiáticos apreendidos geográfica e linguisticamente por exploradores e cartógrafos europeus no decorrer do século dezenove. Ao analisar fenômenos similares, porém em contextos muito diferentes, o artigo em tela quer iluminar o que acontece em várias escalas quando nomes de lugares são inventados, transcritos e traduzidos pelos responsáveis em construir a geografia como ciência, como instrumento de governo e como imaginário.

Enfatizando los topónimos de Asia Central anotados incorrectamente por los exploradores y cartógrafos europeos durante el siglo XIX, este artículo tiene como objetivo proporcionar una visión crítica de la toponimia y los procesos de topogénesis a la luz de la noción de traducción. Esta noción ayuda a explorar algunas pistas de investigación sobre un enfoque localista de los nombres de lugares, además de conceptualizar algunos movimientos discursivos mediante los cuales se puede salvar la brecha entre la percepción local y la distancia geográfica. Como han demostrado los enfoques discursivos de la historia de la geografía, en muchos sentidos la geografía es una ciencia literaria, mientras que la cartografía se ha construido sobre su propio “lenguaje” gráfico, que, a su vez, se basa en instrucciones escritas. Las múltiples dimensiones lingüísticas de la geografía exigen una atención renovada a las traducciones como procesos de representación, que se destacan por las prácticas toponímicas. Para estudiar estas prácticas, miré ejemplos históricos extraídos de los territorios de Asia Central aprehendidos geográfica y lingüísticamente por exploradores y cartógrafos europeos durante el curso del siglo XIX. Al analizar fenómenos similares, pero en contextos muy diferentes, el artículo en pantalla quiere iluminar lo que sucede a diversas escalas cuando los topónimos son inventados, transcritos y traducidos por los responsables de construir la geografía como ciencia, como instrumento de gobierno y como imaginario.

INDEX

Keywords : cartography, toponymics, translation, linguistic geography, Central Asia

Index géographique : Ásia Central

Index chronologique : Século XIX

Palavras-chave : cartografia, toponímia, tradução, geografia linguística, Ásia Central

Palabras claves : cartografía, toponimia, traducción, geografía lingüística, Asia Central

Mots-clés : cartographie, toponymie, traduction, géographie linguistique, Asie centrale

AUTEUR

FELIX DE MONTETY

CNRS, UMR PACTE, Institut de Géographie Alpine. 14 bis, avenue Marie Reynoard
38100 Grenoble – France. E-mail: felix@montety.com